

Caroline Giraud

Il en faut peu pour philosopher

ISBN : 979-10-359-0116-5
Publié par Bookelis

Avant-propos

De la philosophie dans Disney ? Voilà qui peut paraître étonnant. Impossible, même. Comment des contes américanisés et souillés dans le mensonge du *happy-end* peuvent-ils prétendre être interprétés par la philosophie ? Disney, c'est la magie. C'est l'enfance. C'est le rêve. C'est ce qui nous a appris qu'au fond, les méchants ne gagnent jamais, et les gentils réalisent leurs rêves. Disney est ce qui, contre cette « *injustice cosmologique* » dont parle Kant, a décidé de montrer la justice véritable et idéale - par opposition au réel, celle où le Bien rejoint nécessairement le bonheur.

Alors, s'il faut parler de philosophie, peut-être faut-il commencer par montrer que ce n'est pas cette discipline à part, absconse et abstraite, qui ne renvoie à rien et n'est qu'une suite de divagations théoriques d'aucune utilité – en plus d'être source d'orgueil et d'élitisme. La philosophie ne commence pas au lycée, l'année du bac, pour se terminer aussitôt : la réflexion sur les concepts n'est pas enseignée pour propager les doctrines d'une liste de

philosophes choisis selon les goûts personnels de celui qui a écrit le programme. Elle est enseignée parce qu'elle éclaire le monde, l'existence humaine, l'histoire, la science même, tout ce qui définit en propre l'humanité. Et ne le cachons pas : nous avons tous un jour senti, devant un Walt Disney, que tout prenait un sens et, pour citer autre chose que Kant, qui ne s'est jamais dit « *I see the light* », comme Raiponce face au seul et unique rêve de sa vie qui se réalise ?

Loin de vouloir prétendre dévoiler une philosophie cachée dans Walt Disney, ma seule prétention est de mettre en lumière les questions et problèmes de la vie courante que Disney met en scène, et de les analyser à la lueur de la philosophie classique. On dit que Disney donne des leçons, et des mauvaises leçons. Il apprendrait aux enfants qu'il y a les gentils et les méchants, que les princesses doivent faire le ménage en attendant le jour où un « *prince viendra* ». Mais ces reproches me semblent dépassés. Quelle princesse attend passivement son prince ? Blanche-Neige (1937), Cendrillon aussi, on peut le dire (1950), et la Belle au bois dormant (1959). Nous parlons de films qui commencent à vieillir. Et il est difficile de continuer à soutenir ce machisme exacerbé dans les longs-métrages plus récents, à partir de ceux, encore décriés, des années 1990.

Mais regardons-les de plus près. Ariel (*La petite sirène*) se rebelle contre sa condition première (être une sirène) pour devenir ce qu'elle n'était pas (une humaine), c'est elle qui sauve la vie d'un prince qui passe ses nuits à jouer de la flûte en attendant sa

princesse. Belle (*La Belle et la Bête*) rejette l'homme derrière lequel toutes les filles courent, bien plus intéressée par la culture et les voyages ; elle tient tête au monstre. Jasmine (*Aladdin*) ne rêve pas de se marier avec un prince, loin de là : elle s'enfuit pour échapper au mariage, et n'en fait pas une priorité. Elle dit à son père : « *si* je me marie, je veux que ce soit par amour » ; mais ce n'est qu'une condition pour qu'elle accepte un mariage. Raiponce kidnappe son prince pour accomplir son rêve, Elsa n'a pas de prince, Mégara travaille pour le dieu des enfers, Mulan se bat « *comme un homme*. » Les personnages féminins dans Disney sont tout de même très éloignés du stéréotype auquel on essaie de tous les rattacher.

Il en va de même pour ce soi-disant manichéisme, qui se révèle beaucoup plus subtil en réalité. Le méchant n'est pas *méchant* par nature : il *devient* méchant. Par vengeance, comme Maléfique dans le film de Robert Stromberg, ou par jalousie, comme Scar et Hadès, tous deux cherchant à détrôner leur frère. Plus encore, les *gentils* sont dotés de défauts généralement attribués aux méchants : Aladdin ment et vole, la Bête est emplie de colère et d'orgueil, Kovu (*Le Roi lion II*) oscille entre le bien et le mal, élevé par une mère pleine de ressentiment, mais attiré par la simplicité de Kiara.

Alors, Disney ne mérite peut-être pas toutes les critiques qu'on lui attribue. En restant cette irremplaçable marque pour les enfants, il ne se lasse pas de conquérir aussi les adultes. Et si certains y trouvent une vertu éducative dans cette propagation

de « bonne morale », peut-être qu'il faut en tenir compte, justement, et voir ce que Disney nous apporte de bon.

Je vais donc analyser quelques-uns des longs-métrages de Walt Disney, certains tellement connus qu'ils sont devenus cultes, d'autres plus rarement diffusés, non pas pour montrer que ces longs-métrages sont en eux-mêmes philosophiques, mais pour les prendre comme exemples de thèses philosophiques qui peuvent paraître compliquées au premier abord. J'alternerai donc analyse des films et arrêt sur un texte philosophique en rapport avec le thème étudié. Bien entendu, j'interdis toutefois tout lycéen qui lirait ce livre de faire la même chose au baccalauréat, et de remplacer Epicure par Baloo ou Timon et Pumbaa. N'oubliez pas que votre culture philosophique est aussi importante que vos capacités d'analyse, et qu'une bonne réflexion ne peut se faire qu'au moyen d'une connaissance solide que seuls vos cours pourront vous apporter...

Chapitre 1 : *Le Livre de la jungle*, de
Jon Favreau (2016)

La création de l'humanité

(Technique, culture, désir)

Résumé

Elevé par les loups Akela et Raksha, Mowgli apprend à se comporter comme eux, aidé par la panthère noire Bagheera. Toutefois, il se rend bien compte que ses capacités naturelles ne lui permettent pas de vivre comme un loup, et il ne peut se passer de ses « astuces », des objets qu'il fabrique pour l'aider à subvenir à ses besoins. Pendant des années, malgré sa différence, sa vie dans la jungle se déroule sereinement.

Cependant, un été de grande sécheresse, le tigre Shere Khan exige que ce petit homme lui soit remis pour qu'il puisse le dévorer et en débarrasser la jungle. Après concertation, les loups décident de renvoyer Mowgli au village des hommes, auquel il appartient : Bagheera se chargera de l'y conduire. Malheureusement, sur le chemin du village, ils sont séparés alors que Shere Khan les attaque sauvagement. Mowgli parvient à fuir en se dissimulant dans un troupeau de buffles.

Une fois séparé de Bagheera, il tombe entre les griffes du serpent Kaa, qui tente de l'hypnotiser en lui parlant de ce qui rend l'être humain aussi

terrifiant pour les animaux de la jungle : la « fleur rouge », le feu, qui détruit tout sur son passage. Kaa révèle à Mowgli pourquoi il a été trouvé par Bagheera, seul au fond d'une grotte : après avoir été blessé par la fleur rouge, Shere Khan a tué son père et s'est enfui sans repérer l'enfant. Mais Mowgli est sauvé de justesse par l'ours Baloo, alors que Kaa s'apprêtait à l'étouffer pour le dévorer. Cependant, loin d'être aussi généreux qu'il n'y paraît, Baloo utilise la dette qu'a désormais Mowgli à son égard pour l'obliger à aller chercher le miel dangereusement gardé par des abeilles. C'est en fabriquant les outils nécessaires qu'il parviendra à régler sa dette.

Pendant ce temps, Shere Khan, furieux que Mowgli lui ait échappé alors qu'il devait lui être remis, s'est rendu dans la meute et tue Akela en représailles, comptant sur la loyauté de Mowgli : dès qu'il apprendra le meurtre, il reviendra le venger, et Shere Khan pourra enfin le dévorer.

Alors que le village des hommes est en vue, Mowgli cède à la vie de jouissances que lui propose Baloo, en récupérant toujours plus de miel pour lui. Il est enfin retrouvé par Bagheera, moins crédule, qui reproche à Baloo son égoïsme : il a préféré se servir de Mowgli pour son propre plaisir, au lieu de l'accompagner au village des hommes, là où il aurait enfin été à l'écart de Shere Khan. Souhaitant malgré tout protéger Mowgli, Baloo le rejette en arguant qu'il n'en a plus besoin. Mowgli, dévasté, se dissimule en haut d'un arbre, mais il est enlevé par une armée de singes qui le conduisent au temple du

Roi Louie, un singe gigantesque qui souhaite obtenir la fleur rouge pour être aussi puissant qu'un homme, ce que Mowgli ne peut lui offrir. Retrouvé par Baloo et Bagheera, il prend la fuite, alors que le temple s'effondre sur le Roi Louie, qui a eu le temps de lui révéler la mort du loup Akela.

Furieux, Mowgli court au village des hommes pour leur voler la fleur rouge, et retourne, armé, dans la meute, pour venger Akela. Malheureusement, la forêt s'enflamme sur son passage et, manipulé par Shere Khan, il se débarrasse du feu, seule arme qui lui aurait permis de survivre contre le tigre. L'ensemble des animaux s'attaque à Shere Khan alors que Mowgli retourne dans la forêt enflammée pour fabriquer les armes qui lui permettront d'obtenir la victoire. Il finit enfin par vaincre Shere Khan, qui meurt noyé sous les flammes. La pluie se met alors à tomber, la jungle est sauvée, et Mowgli demeure enfin en sécurité parmi la meute.

Les « astuces » de Mowgli : la technique comme propre de l'homme

Mowgli n'est pas un loup : il n'a pas leur vitesse. Souvent, au cours du film, il sera rappelé à quel point l'homme est faible, et ne tient sa puissance que d'un pouvoir qui lui est extérieur : le feu, la « fleur rouge », c'est tout ce qui donne sa force à l'homme. La scène d'ouverture du film montre Mowgli, courant dans la forêt, essayant de devenir un petit loup parfait : mais il est toujours rattrapé par Bagheera. Comme les hommes en général, Mowgli

va avoir besoin de quelque chose d'extérieur à lui-même pour survivre : ses capacités naturelles ne lui suffisent pas dans la jungle. La survie de Mowgli dépend donc, non pas de sa force naturelle, mais de son ingéniosité : il va devoir fabriquer lui-même les outils qui vont lui permettre de s'adapter à l'environnement hostile de la jungle. *Le Livre de la jungle*, comme cela est répété plusieurs fois dans le film, raconte de quelle façon Mowgli devient un homme. Non pas au sens où il devient adulte, car c'est toujours un enfant à la fin du film : mais au sens où il devient un être humain avec ce qui le caractérise dans son essence. Au départ, si Mowgli a bien l'apparence d'un être humain, il n'en a pas la caractéristique première : l'homme est un être au-dessus des autres, parce qu'il possède la capacité de fabriquer des objets techniques, par lesquels il va produire lui-même ce qui lui manque.

Le Livre de la jungle, dans cette nouvelle version, comprend plusieurs références au mythe de Prométhée tel qu'il est raconté par Platon, dans le *Protagoras*. En voici le récit :

Il fut jadis un temps où les dieux existaient, mais non les espèces mortelles. Quand le temps que le destin avait assigné à leur création fut venu, les dieux les façonnèrent dans les entrailles de la terre d'un mélange de terre et de feu et des éléments qui s'allient au feu et à la terre.

Quand le moment de les amener à la lumière approcha, ils chargèrent Prométhée et Epiméthée de les pourvoir et d'attribuer à chacun des qualités appropriées. Mais Épiméthée demanda

à Prométhée de lui laisser faire seul le partage. « Quand je l'aurai fini, dit-il, tu viendras l'examiner. » Sa demande accordée, il fit le partage, et, en le faisant, il attribua aux uns la force sans la vitesse, aux autres la vitesse sans la force ; il donna des armes à ceux-ci, les refusa à ceux-là, mais il imagina pour eux d'autres moyens de conservation ; car à ceux d'entre eux qu'il logeait dans un corps de petite taille, il donna des ailes pour fuir ou un refuge souterrain ; pour ceux qui avaient l'avantage d'une grande taille, leur grandeur suffit à les conserver, et il appliqua ce procédé de compensation à tous les animaux. Ces mesures de précaution étaient destinées à prévenir la disparition des races. (...)

Cependant Épiméthée, qui n'était pas très réfléchi, avait, sans y prendre garde, dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait et il lui restait la race humaine à pourvoir, et il ne savait que faire. Dans cet embarras, Prométhée vient pour examiner le partage ; il voit les animaux bien pourvus, mais l'homme nu, sans chaussures, ni couverture, ni armes, et le jour fixé approchait où il fallait l'amener du sein de la terre à la lumière. Alors Prométhée, ne sachant qu'imaginer pour donner à l'homme le moyen de se conserver, vole à Héphaïstos et à Athéna la connaissance des arts avec le feu ; car, sans le feu, la connaissance des arts est impossible et inutile ; et il en fait présent à l'homme. L'homme eut ainsi la science propre à conserver sa vie ; mais il n'avait pas la science politique. (...)

Quand l'homme fut en possession de son lot divin, d'abord à cause de son affinité avec les dieux, il crut à leur existence, privilège qu'il a seul

de tous les animaux, et il se mit à leur dresser des autels et des statues ; ensuite il eut bientôt fait, grâce à la science qu'il avait d'articuler sa voix et de former les noms des choses, d'inventer les maisons, les habits, les chaussures, les lits, et de tirer les aliments du sol.¹

Pour résumer, Epiméthée doit attribuer à chaque créature des qualités qui lui permettront de survivre : il doit donc les équilibrer, de telle sorte qu'aucune espèce ne puisse en détruire une autre. Epiméthée s'assure également que toutes les espèces aient de quoi se nourrir et de quoi se protéger des intempéries : la fourrure ou une peau épaisse. De même, pour être certain qu'aucune espèce ne disparaisse, les plus faibles auront comme compensation la capacité de se reproduire rapidement, alors que les plus forts auront une reproduction lente. Bref, tout est parfaitement calculé pour construire une nature harmonieuse et sans aucun défaut. Mais Epiméthée commet une erreur : dans sa précipitation, il laisse de côté une espèce, à laquelle il ne donne aucune qualité. Cette espèce, c'est l'être humain.

L'homme, originellement, est nu : il n'a aucune qualité, aucune caractéristique. Il n'a rien pour se défendre, et il est assurément voué à disparaître. Quand Prométhée voit le travail de son frère, il sait déjà que, s'il ne corrige pas cette erreur, il destine l'homme à périr, que ce soit des

1 PLATON, *Protagoras*, 320/321c, traduction d'Emile Chambry

intempéries ou de l'attaque des carnivores. Peu importe, puisque l'homme n'a absolument aucun avantage face à la nature, il ne fera pas long feu. Comment faire, dès lors, pour que l'espèce humaine reste sur terre ?

Prométhée trouve la solution : prenant tous les risques, il va chez les dieux, vole le feu et la technique, puis redescend sur terre pour les donner aux hommes. Voilà de quelle façon commence l'histoire humaine : par un vol. Prométhée sauve l'humanité, et pour cela il sera sévèrement puni, attaché à un rocher où un oiseau viendra lui manger les organes chaque jour, et ce à l'infini. Dure punition, pour celui qui a permis à l'homme de survivre. En effet, grâce à la technique, les êtres humains vont fabriquer eux-mêmes ce qui leur sera nécessaire. Par la technique, ils peuvent former des armes pour se défendre contre les bêtes sauvages, et même les chasser ; ils vont fabriquer des maisons pour se protéger de la pluie et du froid. Au fur et à mesure, ils pourront même apprendre à contrôler les forces naturelles et les animaux, en construisant des barrages pour produire de l'énergie, ou en utilisant la force motrice des chevaux. La technique donne à l'homme un pouvoir exceptionnel qui le propulse au sommet de la nature. L'homme, qui était l'animal le plus faible, destiné à mourir, devient le plus puissant, parce qu'il peut produire de lui-même ce que les autres animaux ont reçu par la nature. Par conséquent, si les animaux n'ont reçu qu'un nombre

limité de qualités pour se protéger, l'homme peut se transformer à l'infini.¹

L'homme, qui était nu au départ, se retrouve ainsi propulsé au sommet de la nature. La technique est ce qui fait l'essence de l'homme, sa particularité, sa définition, mais aussi ce qui le hisse au-dessus de toutes les autres créatures. Et c'est ce qui va faire que les autres animaux le craignent. Nu, l'homme est le plus faible des animaux. C'est d'ailleurs ce que Shere Khan dit à Mowgli, à la toute fin, alors que les deux personnages s'affrontent pour la dernière fois : « *Tu n'as plus rien. Ni griffes, ni fourrure, ni crocs.* » Mais pourvu de la technique, il est bien plus puissant que les autres.

Il n'y a que par la technique que l'homme va pallier ses défauts naturels. L'homme est dénué de griffes, mais il va fabriquer des couteaux ; il n'a pas de fourrure, mais il fera des vêtements et des

¹ Le fait de désigner l'obtention de la technique comme un vol est aussi une façon d'interroger la responsabilité de l'homme face à la nature : le pouvoir de l'homme n'est pas naturel. Il a été usurpé. L'homme a pris la place qui, naturellement, ne lui revenait pas : or, en Grèce antique, on appelle *hybris* la faute qui consiste à se croire supérieur à notre condition. C'est le pire des vices, qui conduit aux pires châtiments aux enfers. Si c'est l'*hybris* qui est reconnu comme la faute la plus grave, c'est parce que de ce fait, l'homme menace tout l'ordre du *cosmos* : le monde, avant l'apparition de l'homme, est harmonieux, parce que tous les monstres qui y mettaient le chaos ont été éliminés par Zeus. Les animaux sont fabriqués avec égalité. Mais l'homme, avec la guerre, la domination, la démesure, va chaque fois bouleverser l'ordre du monde et introduire du chaos à nouveau.

maisons ; il n'a pas de crocs, mais il peut cuire la viande et la couper. Armé de technique, l'homme surpasse tous les animaux. Or, Mowgli, avec ses astuces, ne va cesser de perturber la jungle, qui lui interdit l'usage de ces « *astuces* ». Akela, le chef de la meute, le lui reproche dès le début, alors que Mowgli se fabrique une cruche pour récupérer l'eau et boire : de telles astuces n'ont pas leur place dans la jungle ; elles sont le privilège des hommes.

C'est justement après cet épisode qu'apparaît Shere Khan. Bien sûr, s'il souhaite le dévorer, c'est d'abord pour se venger de son père, qui lui a brûlé le visage : mais tout est agencé comme si Shere Khan voulait d'abord débarrasser la jungle du risque que représente Mowgli, le risque d'*hybris*. Et c'est bien là le contrepoids de ce pouvoir exceptionnel : l'homme surpasse les autres animaux, il risque de se croire supérieur encore à la place que lui ont donnée les dieux. Or, ce serait le pire des vices : dans cette nature parfaitement harmonieuse, rien n'est plus grave que de vouloir prendre une place qui n'est pas la nôtre.

Baloo et le Roi Louie : les dangers de l'*hybris*

Dans la Grèce antique, la sagesse consistait à jouer à la perfection le rôle qui nous a été attribué. Celui qui est né esclave doit jouer son rôle d'esclave : là est sa place, et il est inutile d'en désirer une autre puisque, de toute façon, la réalité est différente. On appelle *hybris* (traduit par « démesure ») cette façon dont l'homme se croit

parfois supérieur à sa condition d'humain. Dans la tragédie grecque en particulier, les héros ont tendance à se prendre pour des dieux, ou à tenter de dépasser leur condition d'êtres humains. Et pour cela, ils sont sévèrement punis. C'est le cas, par exemple, de Sisyphe, qui enchaîne Thanatos (la mort) pour que les hommes, qui sont par nature mortels, lui échappent. Il sera condamné à pousser un rocher au sommet d'une colline, d'où le rocher retombe à chaque fois, pour l'éternité. Tantale, connu pour avoir offert ses enfants à manger à Zeus, a cru pouvoir duper les dieux, il sera également puni. Les Gorgones, si elles ont ces horribles serpents sur la tête, c'est également parce qu'elles ont prétendu être plus belles que la déesse Athéna.

L'*hybris* est donc le pire des vices, qui conduit aux pires punitions. Par opposition, le sage, dans l'antiquité grecque, était celui qui trouvait sa place dans le *cosmos*, le monde, et qui la conservait. Le sage ne désire pas davantage que ce dont il a besoin. Telle est la philosophie bien connue – mais aussi très mal connue malheureusement – d'Epicure, à qui l'on attribue à tort l'expression « *Carpe diem* ». Certes, la philosophie d'Epicure consiste à profiter de l'instant, mais non au sens où il faudrait jouir sans limite, et sans réfléchir. Au contraire, Epicure, dans la *Lettre à Ménécée*, distingue plusieurs catégories de désirs, dont certains sont vains – il faut alors y renoncer. Ces désirs vains sont tous ceux qui relèvent de l'excès : désirer la richesse, désirer la gloire, désirer le pouvoir ou désirer une voiture, ce sont tous des désirs vains, ils ne sont pas naturels et sont cause